

perce ses oreilles pour y accrocher des objets : mais elle a perdu l'habitude de se trouver les lèvres ou les narines, ce qui est toujours autant de gagné. Elle comprime ses pieds dans des chaussures extravagantes qui la rendent impropre à la marche ; elle comprime ses poumons et son estomac dans un corset, qui compromet sa santé et la santé des enfants qui naîtront d'elle... s'ils peuvent ! Mais cela lui est bien égal : dans les cerveaux que l'esclavage a déprimé, la vanité est plus forte que tout.

Il faut que cela cesse. Il faut que la femme prenne conscience d'elle-même, ait le dégoût de son état présent, refuse d'être plus longtemps ici une poupée, là une servante, partout une propriété. Il faut qu'elle sache qu'il n'y a de dignité possible, et par conséquent de moralité possible, pour un être, que dans la liberté, dans la pleine possession de soi-même. Qu'elle veuille être libre et elle le sera. La femme libre, c'est une révolution dans le monde dont on ne peut pas calculer les conséquences. C'est la fin des religions, qui ne subsistent plus que par elle, et par elle tiennent encore l'enfant et l'homme. C'est aussi la fin des guerres, tueuses de maris et de fils, et que l'épouse et la mère détestent cordialement. Car l'adaptation de la femme aux besoins humbles a eu au moins cela de bon qu'elle lui a fait perdre l'habitude de la brutalité, le goût du meurtre. La femme instruite et prenant pied dans la vie sociale, c'est un moyen de pacification et de désarmement plus efficace que les paroles menteuses des despotes. C'est encore la fin de la prostitution, de la débauche mercenaire et vile. C'est la fin du règne de la violence et de l'écrasement des faibles par les forts. C'est l'avènement de la pitié et de la bonté.

La femme libre, c'est une humanité nouvelle qui se lève.

RENE CHAUGHI.



Imp. La Librairie (assoc. ouv.) 88, rue de la Santé, Paris

LA FEMME ESCLAVE

PAR

RENÉ CHAUGHI

Prix : 0 fr. 05

8^e Tirage, 48^e mille

Uicendalostay



EN VENTE

Aux bureaux des TEMPS NOUVEAUX

4, Rue Broca, 4

PARIS

1910

Nous continuons, au fur et à mesure que le permettent nos ressources, l'œuvre de la BROCHURE A DISTRIBUER, regrettant de ne pouvoir renouveler plus souvent : chose qui viendra quand les camarades en auront saisi toute la portée.

Nos brochures sont tenues à la disposition des camarades à raison de 1 franc le cent.

Adresser les demandes aux TEMPS NOUVEAUX, 4, rue Broca, Paris (5^e).

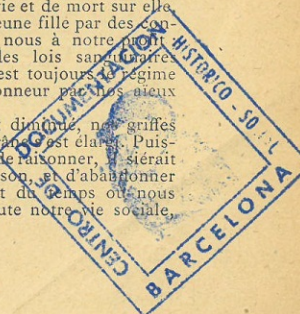
LA FEMME ESCLAVE

Depuis que l'humanité existe, la femme est l'esclave de l'homme.

Encore aux trois quarts singes, armés de crocs et de griffes, couverts de poils, les mâchoires saillantes et le front déprimé, il était naturel que nos ancêtres préhistoriques se conduisissent en bêtes fauves. Il n'y ont pas manqué. Les femelles n'étaient pour eux que des proies qu'ils se disputaient à coups de silex, et j'imagine qu'ils négligeaient de demander leur consentement à ces compagnes effarées. Conquis de haute lutte, il fallait qu'elles rendissent en travail la nourriture octroyée par le maître, et tout labeur qui ne lui plaisait point, c'est à sa serve qu'il l'imposait. Chez la plupart des peuples primitifs actuels, la femme est considérée et traitée comme une bête de somme. Sont sort n'est pas très différent chez nous.

L'homme ancestral s'emparait de son épouse par la violence ; nous nous emparons des nôtres par la ruse : ruse qui consiste à leur laisser tout ignorer du mariage et de la vie, et à leur demander ensuite un consentement fallacieux. L'homme ancestral considérait sa compagne comme sa chose, nous la considérons comme notre propriété ; il avait droit de vie et de mort sur elle, nous aussi. Nous terrorisons la jeune fille par des conventions implacables, faites par nous à notre profit, nous terrorisons l'épouse par des lois sans autre fin que faites par nous à notre profit. C'est toujours le régime de rapt et de violence mis en honneur par nos ancêtres simiesques.

Et cependant nos mâchoires ont diminué, nos griffes se sont aplaties en ongles, notre cran est élargi. Puisque nous nous mêlons de penser et de raisonner, il s'agirait d'accorder nos actes avec notre raison, et d'abandonner des habitudes qui nous viennent du temps où nous avions des crocs et des griffes. Toute notre vie sociale,



notre vie sexuelle en particulier, est bâtie sur des traditions de bêtes fauves. Il faut que cela cesse.

De bonnes âmes pensent qu'il est légitime que la femme soit maintenue dans une condition inférieure parce qu'elle est plus faible. Logique de fauves, toujours. Si les mots droit et devoir n'étaient dépourvus de sens, il conviendrait de dire, tout au contraire, qu'il faut imposer plus de devoirs aux forts, accorder plus de droits aux faibles. La faiblesse de la femme est bien relative, d'ailleurs : certaines femmes sont plus robustes que certains hommes. Chez beaucoup d'espèces animales, la femelle est tout aussi forte que le mâle, et même, dans le combat, encore plus terrible. La faiblesse n'est donc pas une correspondance nécessaire de la fonction maternelle. Si la femme est aujourd'hui un peu plus délicate que son compagnon, ce n'est peut-être que le résultat d'une longue division de travail entre eux, lui guerroyant et chassant, elle soignant la demeure et les petits. La force musculaire n'est d'ailleurs plus d'aucune importance dans la vie sociale contemporaine ; ce ne peut donc être un motif d'inégalité. De plus en plus, c'est l'énergie nerveuse qui prime, le cerveau pensant et voulant. Le système nerveux de la femme ne fût-il pas capable d'élaborer autant de pensée, et de volonté que celui de l'homme, s'ensuivrait-il qu'elle dût être tenue en tutelle ? Pas le moins du monde. Comme tous les êtres vivants, la femme a en elle des possibilités. Qu'on la laisse les mettre au jour et les développer à sa guise. Elle seule est juge de ce qu'elle peut et doit faire.

Ce fut toujours la même chose. Les nobles ne voulaient pas que les bourgeois s'émancipassent : ils se croyaient supérieurs à eux. Les bourgeois ne veulent pas que les artisans s'affranchissent : ils se croient aussi supérieurs. Les militaires veulent se supérieurs aux civils et les prêtres aux laïcs. Les civilisés regardent de haut les sauvages, sans s'apercevoir que la distance qui les sépare (pour combien de minutes ?) n'est qu'un accident de l'évolution générale. Chaque peuple se croit supérieur aux autres. Chacun de nous se croit plus sensé que le reste des humains. La croyance chez l'homme à sa supériorité sur la femme, n'a pas de motifs plus sérieux. C'est un mélange d'erreur égocentrique et de désir de domination.

Surtout désir de domination. A la lecture du Code, on s'aperçoit que ce sont les hommes qui ont fait les lois. La façon dont les législateurs parlent des droits et des

devoirs de chacun des deux époux, la façon bien différente dont-ils envisagent l'adultère de l'un et de l'autre, la façon dont-ils traitent la fille mère et l'enfant naturel, sont des choses véritablement charmantes. Il s'en dégage un égoïsme si naïf, qu'il désarmerait presque. Le pouvoir légal du mari est à peu près sans limites, celui de l'épouse est nul. Elle lui appartient ; mais non pas lui à elle. Il dépend du bon plaisir de cet homme que cette femme soit heureuse ou malheureuse, à jamais. La loi qui l'a livrée, ne la défend pas. C'est qu'à vrai dire, la femme, ainsi qu'aux âges préhistoriques, est regardée, non comme une personne, mais comme une propriété. Pour que l'amour puisse naître et durer, entre ce maître et cette serve, il faut des circonstances bien exceptionnelles. La plupart du temps, il n'y pas d'amour ; il y a échange de deux désirs momentanés, ou même pis : brutalité d'une part, soumission de l'autre. En matière de mariage, la propriété, c'est le viol.

Pour échapper à cet état humiliant de chose possédée, la femme cherche de plus en plus à s'écarter de la tutelle masculine et à vivre de son travail propre. Mais là encore, elle se trouve en face de son maître arrogant qui, pour prix de labeurs écrasants, lui offre des salaires de famine. Toujours le fort asservissant le faible, toujours la vieille tradition simienne.

Pour ne pas mourir, beaucoup de femmes cherchent un refuge dans la prostitution. Si encore elles étaient sûres, en agissant ainsi, d'éviter le réchaud de charbon ou le saut dans le fleuve ?

Chaque fois que la femme cherche à s'émanciper, veut, de chose qu'elle était, devenir une personne, l'homme met tous ses efforts à l'en empêcher. Il ne veut pas qu'elle développe ses facultés, devienne son égale. Les députés ne veulent pas de femmes électrices et éligibles ; les magistrats ne veulent pas de femmes avocates ; les médecins ne veulent pas de femmes agrégées ou professeurs. A l'école des beaux-arts, Messieurs les élèves-hommes conspuent les élèves-femmes. Eh bien, malgré les rebuffades, les difficultés de toutes sortes, nombre de femmes font des sciences, des lettres et des arts, et quelquefois mieux que les hommes.

Il n'y a pas à se le dissimuler : au fond, l'homme méprise la femme, et cette politesse qu'il affecte vis-à-vis d'elle, n'est qu'une abominable hypocrisie destinée à masquer la condition d'esclave où il la maintient durement.

AEP - CDHS
BARCELONA

Sous le vernis d'apparat, c'est toujours le maître féroce et lâche.

Ce dédain se reflète jusque dans le langage. Pour signifier tous les êtres de notre espèce, nous disons : *l'homme, les hommes, l'humanité*. La femme est comprise là-dedans à titre d'accessoire ; on ne lui fait point l'honneur de la nommer.

En affirmant avoir exclu la femme de la vie sociale par égard pour la délicatesse de son organisme, l'homme ment. Car si cela était, l'homme eût pris pour lui tous les travaux pénibles ou répugnants, ce qui n'est pas, et il eût laissé à son amie tous les travaux sédentaires, en premier lieu l'étude. Or, c'est ce que l'homme n'a pas voulu. Depuis l'origine des sociétés, il a fait tous ses efforts pour empêcher la femme de s'instruire. Pourquoi ? Parce qu'un esclave qui s'instruit devient un mauvais esclave.

L'éducation de la jeune fille est une éducation de servante. On se préoccupe, non pas de développer ses aptitudes, mais uniquement de la former en vue d'un maître. On lui enseigne juste ce qu'il faut pour ne pas faire trop de fautes d'orthographe et pour ne point paraître trop sottie dans une conversation ; on consent à *ornier* son esprit de quelques arts *d'agrément*, on lui concède le pianotage, parce que cela n'est pas bien dangereux pour les prérogatives masculines. Mais on se garde bien de lui faire connaître les sciences, qui lui ouvriraient les yeux sur les mensonges religieux et sociaux, fondements de sa servitude ; on ne veut pas qu'elle s'intéresse à la vie publique, qu'elle regarde la société face à face, et qu'elle se forme sur les institutions des idées qui pourraient bien être de révolte.

On la cloître dans la maison, entre les casseroles et les ouvrages au crochet. On abêtit son intelligence par des lectures niaises ; on avilit son caractère par l'habitude de l'obéissance. Obéir ! c'est ce que, dès le plus bas âge, on s'applique à lui faire envisager comme la plus grande affaire de toute sa vie. En même temps, on dévoie son sens moral par des exhortations soit-disant vertueuses, en réalité dégradantes. On fait croire à la jeune fille, qu'il y a honte à aimer loyalement un jeune homme et à être mère autrement que suivant un cérémonial établi ; on lui fait croire qu'il n'y a pas de honte à se vendre à un vieillard, suivant le cérémonial. En lui cachant la vérité, en réglementant ses lectures, on l'outrage : on lui fait l'injure de supposer que, livrée à soi-

même, elle serait incapable de retenue ; on la considère, avec le christianisme, comme un être impur. Avilie dans son corps et — ce qui est pire — dans son cerveau, la femme est la proie de toutes les superstitions, de tous les préjugés.

Et bien ! nous voulons pour la femme, comme pour l'homme, une éducation résolument scientifique. Les sciences, et surtout les sciences naturelles sont indispensables à la femme. D'abord pour nettoyer une bonne fois son cerveau de toutes les stupidités religieuses qui l'encombrent. Ensuite, parce que la femme ayant pour but principal d'enfanter et d'élever, il faut qu'elle sache ce qu'est un organisme, ce qu'est la vie, l'amour, la mort. Comment peut-elle prétendre soigner un enfant, si elle ignore l'anatomie, la physiologie, la médecine ? Je voudrais que toutes les jeunes filles — tous les jeunes hommes aussi — fissent un stage de deux ou trois ans dans les hôpitaux, et apprissent, en plus de l'art de guérir, le respect de la douleur humaine. Cela vaudrait mieux que les cours de piano pour les unes, que la caserne pour les autres.

Esclave depuis des siècles et des siècles, la femme a conservé des habitudes d'esclave, des pensées d'esclave, des goûts d'esclave. Observez-la : chez la plus honnête, vous trouverez des traces de vénalité, ne fût-ce qu'envers son mari. A l'offre d'une robe nouvelle, d'un cadeau quelconque, elle se fait plus tendre, ce qui est honteux. Comme tous les esclaves, elle applaudit au succès, préfère la médiocrité qui parvient en lumière au mérite qui reste dans l'ombre ; elle a un besoin malsain de paraître, d'attirer les regards, un désir mauvais de dominer, d'humilier. Comme les sauvages, elle aime les dorures, les verroteries, la parure inutile et encombrante, des heures entières, elle reste aux vitrines des joailliers ; en arrêt devant des choses laides, mais qui brillent ; elle se couvre de colliers, de bracelet, de bagues, de pendeloques, de rubans, d'une foule de colifichets qui n'ont pas la moindre raison d'être, sinon de coûter beaucoup d'argent et par là d'aggraver la lutte pour vivre.

Toute sa toilette est d'ailleurs un défi à l'hygiène et au bon sens. Elle porte des plumes sur la tête, comme les sauvages (et nos généraux). Comme les sauvages elle porte des amulettes, petits cochons ou trèfles à quatre feuilles. Comme les sauvages, elle a le goût des peintures corporelles, enlumine ses yeux, ses joues, ses lèvres. Comme les sauvages, elle se déforme et se mutilé. Elle

ABP - CDHS
BARCELONA